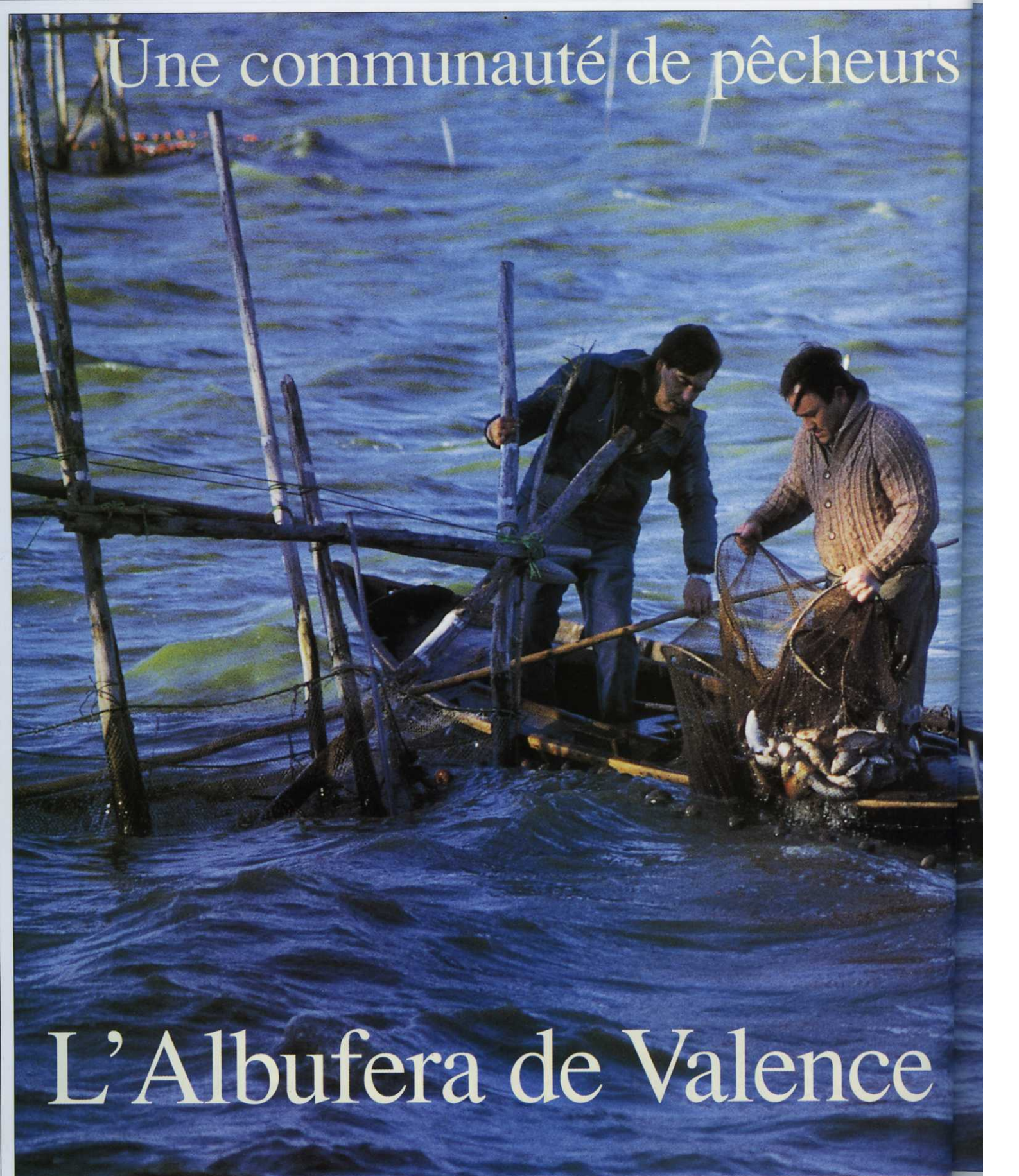


Une communauté de pêcheurs



L'Albufera de Valence

en Espagne

Martine Garry

Connue depuis le XIII^e siècle pour sa richesse en poissons, l'Albufera – de l'arabe "grand lac" – abrite une communauté enracinée dont les coutumes sont liées à la pêche et à la culture du riz. Malgré les dangers qui cernent cette fragile lagune, les hommes continuent d'installer chaque année d'imposants pièges à poissons et utilisent comme autrefois des embarcations de tradition locale : les barquets et barcas de l'Albufera. Ce monde clos, de forte identité, qui inspira au début du siècle l'écrivain valencien Vicente Blasco Ibañez, évoque, sur bien des points, d'autres territoires lacustres comme le lac de Grandlieu ou les étangs du Roussillon.



L'Albufera, située à quelques kilomètres au Sud de Valence, s'est formée à partir d'un ancien golfe marin. En se fermant voici plus de 5 000 ans, cette échancrure, longue de trente kilomètres, a donné naissance à la plus importante lagune littorale d'Espagne; elle est séparée de la mer par un cordon de sable entrecoupé de canaux naturels à travers lesquels pénètre l'eau salée. Couvrant à l'origine quelque 30 000 hectares, l'Albufera ne s'étend plus que sur 20 000 hectares à la fin du XV^e siècle, après divers essais d'assainissement. Il faut attendre le XVIII^e siècle pour que les rives incertaines de ce marais envahi de roseaux et de vase, où les poissons abondent et où nichent les oiseaux, soient occupées en permanence par une population de pêcheurs.

C'est au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, alors que les bords du lac sont peu à peu remblayés, que la réduction de cette lagune sera la plus spectaculaire. Durant cette période, le marais est progressivement converti en champs cultivables, les hommes de l'Albufera transportant eux-mêmes dans leurs petites embarcations la vase des chenaux et la terre d'alluvion pour combler partiellement la lagune et y créer des rizières.

La sortie des eaux douces du lac vers la mer est, depuis cette époque, régulée au moyen de vannes qui barrent les trois goulets en communication avec la Médi-

terranée, se substituant ainsi aux batardeaux que les pêcheurs et agriculteurs relevaient régulièrement, selon leurs besoins. En automne, les vannes sont fermées pour inonder les 15 000 hectares de rizières. La nappe liquide, alimentée par les résurgences internes et les eaux de pluie, recouvre alors l'immense plaine et multiplie par cinq la surface du lac.

En bousculant ainsi la disposition naturelle des terres et des eaux, les pêcheurs de l'Albufera vont modifier en profondeur leur territoire et partant, leur mode de vie. Ils imaginent alors une organisation originale leur permettant de vivre à la fois de la pêche, de la chasse au gibier d'eau et de la culture du riz, selon un cycle d'une parfaite complémentarité.

Patrimoine vulnérable en constante régression, le lac ne compte plus désormais que 2 837 hectares dont 350 sont couverts d'amas végétaux (les *mates*) formant des îles. Cette zone humide circulaire de 8 kilomètres de diamètre à peine, où la profondeur n'excède jamais 2,50 mètres (0,75 m en moyenne), est aujourd'hui menacée en raison de la mauvaise qualité de ses eaux : les rejets urbains et industriels de la périphérie compromettent l'équilibre biologique du lac et des rizières. Cependant, depuis 1986, le statut de Parc naturel apporte à l'Albufera l'espoir d'un renouveau. Des mesures d'assainissement sont en cours, les hommes du lac se prennent à espérer...

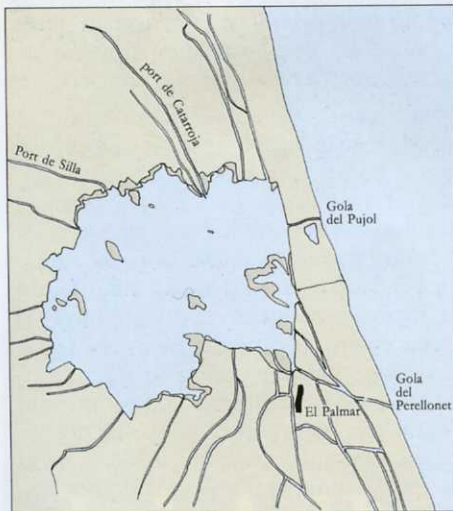
◀ Debout dans leur barquet et dans un fort clapot, deux pêcheurs relèvent leurs prises sur les *redolins* qui leur ont été attribués par tirage au sort annuel. En médaillon, une peinture sur céramique met en scène une barca de l'Albufera déhalée à la perche, dans un chenal bordé de rizières.



Au début du XIX^e siècle, l'Albufera compte plus de 8 000 hectares et des rizières occupent déjà la partie Ouest de la lagune.

Une communauté lacustre

Autrefois patrimoine royal, l'Albufera appartient depuis le début du siècle à la ville de Valence, qui en fait officiellement l'acquisition en 1927. Alors que ce plan d'eau aurait compté jusqu'à quinze cents pêcheurs, ils ne sont plus que quatre cents environ, dont la moitié seulement pratiquent régulièrement leur activité. Trois groupes de professionnels parfaitement organisés sont ainsi répartis autour du lac : dans l'île du Palmar qui compte le plus grand nombre de pêcheurs, et dans les petits ports des chenaux du Nord-Ouest dépendant des villes de Catarroja et Silla. Constitués juridiquement en 1858, ces trois groupes se sont souvent disputé les ressources du lac. Attaques en barques, vols de nasses ou de



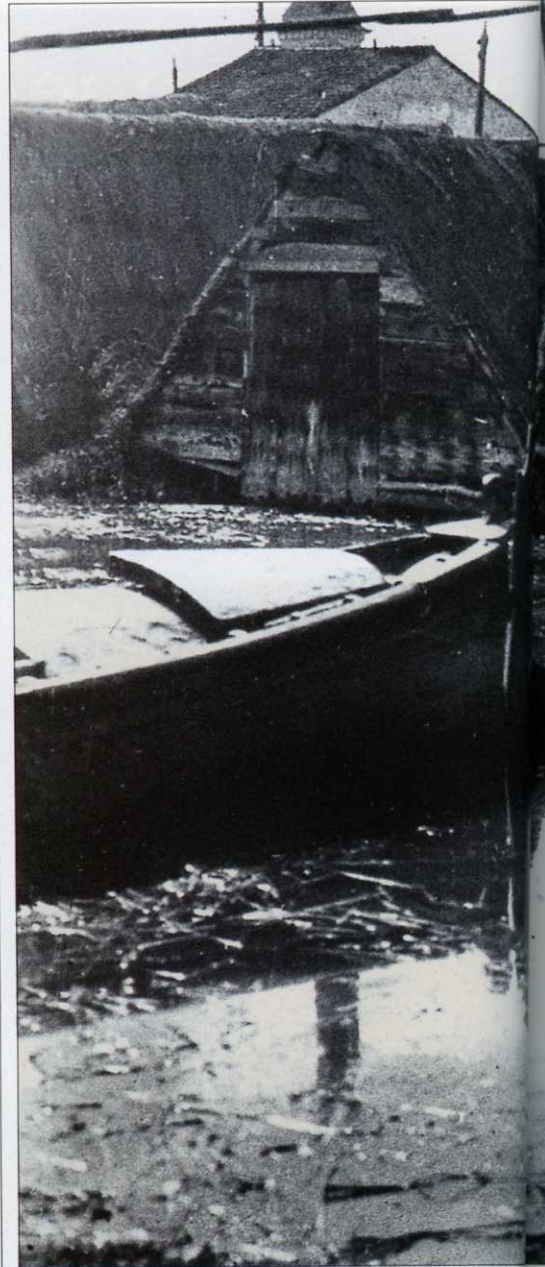
Depuis le processus d'assèchement du marécage transformé en rizières sur 15 000 hectares, l'Albufera ne s'étend plus que sur 2 837 hectares. Trois goulets régulent la sortie des eaux du lac vers la Méditerranée. Un réseau d'innombrables chenaux permet de circuler en bateau entre les terres cultivées et d'accéder aux ports de Silla, Catarroja, ainsi qu'à l'ancienne île du Palmar.

filets, destructions de barrages à poissons... les conflits n'ont pas manqué au fil des années. Et c'est pour les éviter que des règles très précises ont été imposées aux différents usagers.

Au Sud-Est de l'Albufera, le village d'El Palmar, qui compte à peine neuf cents habitants, conserve jusqu'en 1940 son caractère insulaire. Pour se déplacer, les habitants utilisent alors le *carro*, un bateau qui assure la liaison avec les ports du lac. Ce service, créé dès la fin du XIX^e siècle, est dû à l'initiative de Miquel Ramon Vila, un pêcheur de Catarroja, patron du *Rabatjol*, qui avec son frère, puis ses deux fils, quitte le port de Catarroja chaque matin et transporte à la voile, et plus tard au moteur, les paniers de poissons, marchandises et passagers d'un port à l'autre de la lagune. Trois ponts et une route rattachent aujourd'hui l'île d'El Palmar à la terre ferme.

Outre cet isolement qui les distinguait des autres communautés, les pêcheurs du Palmar étaient – et sont encore – les seuls à bénéficier d'un privilège important : la pêche aux anguilles à l'aide d'installations fixes (*redolins*) attribuées par tirage au sort annuel est l'exclusivité de cette communauté. Pour disposer d'un redolí – ensemble de filets de barrage montés sur pieux, avec sa marque propre transmise de père en fils –, il faut être né au Palmar, être fils de pêcheur, avoir vingt-quatre ans ou être marié, et posséder les engins nécessaires. Ces installations, situées en bordure Sud-Est et Est du lac, offrent le meilleur rendement pour la pêche de l'anguille.

Malgré ce privilège, ces pêcheurs ne sont pas les seuls à traquer l'anguille. Ceux de Silla, de Catarroja, d'El Perelló, auxquels il faut ajouter jusqu'au XVIII^e siècle les inscrits maritimes de Ruzafa, pêchent aussi ce poisson. Mais ils le font à l'aide de filets mobiles ou de nasses calés



En bordure d'un chenal, au début du siècle, deux dante que la plus grosse de l'année était gardée dans

sur le lac et les innombrables canaux et chenaux, selon une organisation codifiée.

C'est la communauté des pêcheurs (*cofradía*) qui, en vertu d'anciennes lois, règle l'organisation collective de la pêche et contrôle la ressource. La *cofradía* se réunit ainsi trois fois l'an : *de capitulos*, pour fixer les règles de pêche, *de sorteo* pour attribuer les redolins, et *de cuentas* pour approuver les comptes. La première assemblée générale permet aux pêcheurs de voter un ensemble de normes et de définir la position des filets qui composeront les redolins. Le premier dimanche de juillet, on arrête le nombre de pêcheurs autorisés à exploiter ces installa-



barquets et une barca (à gauche) devant de petites barracas construites au ras de l'eau, qui servent de viviers. A cette époque bénie, l'anguille était si abondante que le vivier comme trophée avant d'être détrônée par un poisson encore plus grand.

tions. Celui-ci est demeuré à peu près stable jusqu'aux années soixante. Depuis lors, l'eau est contaminée par la pollution industrielle et la pêche est en crise. En 1978, 144 pêcheurs se partagent les 158 installations fixes attribuées; en 1996, ils ne sont plus que 114.

Pour les gens du Palmar, le plus grand jour de l'année est sans conteste le deuxième dimanche de juillet, lorsque les redolins sont tirés au sort. Au cours d'une cérémonie solennelle, après la prière à la Vierge de *Buena Guía*, un enfant extrait d'un sac de cuir les boules noires perforées renfermant le nom de chaque pêcheur. Le secrétaire de la *cofradía* an-

nonce à voix haute le nom tiré au sort. Le pêcheur appelé peut alors choisir la pêcherie qu'il croit être la meilleure pour la saison à venir. 114 redolins – autant que de pêcheurs –, répartis en 50 sites dont trois très importants, ont ainsi été attribués l'an dernier.

Dans les périodes difficiles, c'est la *junta* (conseil des sages, équivalent de la prud'homie provençale ou languedocienne) qui répartit entre les plus pauvres les fonds de la communauté. Toutes les décisions de cette instance sont appuyées par des prières, la religion étant omniprésente au sein de cette communauté. Avant la crise des années soixante par

exemple, lorsque le poisson venait à manquer, les pêcheurs du lac se rendaient à l'église. Après avoir exposé sur l'autel la statue de l'enfant Jésus, ils l'orientaient vers le lac, en l'implorant de faire venir le vent de mer ou le vent de terre pour que l'onde bienfaitrice, celle qui fait accourir les anguilles, anime la surface de l'eau. Bien des menaces ont été proférées quand leur prière n'était pas exaucée !

Depuis la contamination des eaux qui a fait fuir anguilles et crevettes, le Christ est régulièrement sorti de l'église et promené solennellement sur le lac, afin que l'eau redevenue aussi pure et pêchante qu'autrefois.



Dans le labyrinthe des chenaux qui conduisent au lac, les embarcations traditionnelles sont utilisées pour la pêche, la chasse au gibier d'eau, ou les travaux des champs. Ici, une barque latine rentre avec son chargement de riz – ce dernier peut varier de 25 à 100 sacs selon la taille des bateaux. On remarque aussi un barquet à fond plat se déhalant à la perche, un barquetot, utilisé pour le transport de la terre de remblai, amarré à la rive, et une barca tirée à terre.

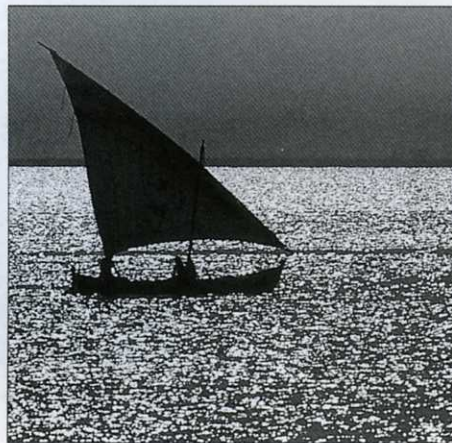
Les bateaux de l'Albufera

“Continuellement des gens passaient, revenant des champs, manœuvrant à la perche, debout dans leurs petites embarcations noires, très frêles, le bord au ras de l'eau. Ces esquifs étaient les chevaux de l'Albufera. Depuis l'enfance, les natifs de cette tribu lacustre apprenaient à les manœuvrer. Elles étaient indispensables...” (Vicente Blasco Ibañez, *Cañas y barró*)

Pour naviguer le long des chenaux étroits qui conduisent au lac étincelant – le *lluent* (lueur) – mais peu profond, les pêcheurs utilisent des bateaux à fond plat de différentes tailles, les *barquets*, et de grandes barques latines à faible tirant d'eau, les *barcas de l'Albufera*. En 1923, une flottille de six cents embarcations de ces deux types principaux, appartenant à un millier de pêcheurs, est répartie entre les villages de Silla, El Palmar et Catarroja. Jusqu'aux années soixante, la seule flotte professionnelle est encore composée de plus de deux cents bateaux. Chaque matin, une file ininterrompue de barques, armée chacune par deux hommes, s'étire ainsi sur les chenaux, chargées de caisses à poisson et d'un grand tas de filets.

La flottille actuelle comporte encore de très nombreuses unités d'une étonnante homogénéité, dont une bonne centaine utilisées à la pêche professionnelle. Le moteur, qui a fait son apparition dans les

années trente, équipe la quasi-totalité de ces bateaux, mais sans en avoir altéré la structure ni les lignes.



Le lac brillant (le *lluent*) renvoie comme un miroir l'image des bateaux et celle d'une époque où les eaux étaient encore pures.

Le barquet, une embarcation minimum

Utilisé pour se rendre sur les pêcheries fixes, le barquet (ou *albuferenc*), grâce à sa petite taille, se faufile sans encombre dans le dédale de pieux, de filets et de nasses. Il permet de démailler les poissons, de vider les verveux, de caler les filets. Si le lieu de pêche est éloigné, il arrive même que le pêcheur y passe la nuit, couché sur une litière de paille de riz, il se protège du froid en se couvrant d'une couverture ou en cabanant.

Propulsé à la perche, parfois à la rame, le barquet – autrefois gréé d'une voile latine – est une embarcation à fond plat de 19 à 21 *palmos* (pans de 22 centimètres), et d'une capacité de 300 kilos. Il est pointu aux deux extrémités et son franc-bord ne dépasse pas 45 centimètres. Sa silhouette fait penser aux nacelles et bétous des étangs languedociens, mais également aux plus proches *chalanas* de l'Ebre.

Ce type local, dont les lignes ne manquent pas d'élégance, a donné naissance à un modèle construit à des centaines d'exemplaires; nombre d'entre eux sont aujourd'hui utilisés sans avoir subi de modification. Le fond plat, légèrement cintré, est constitué de quatre bordages en chêne réunis par seize à dix-huit allonges rectilignes (*medirs*), composant la base à partir de laquelle le barquet sera construit. Les membrures (*estemeneras*) en olivier ou en mûrier, dessinant une courbe d'un seul tenant, sont assemblées au fond, contre les allonges. L'étrave et l'étambot, fortement élancés de façon symétrique, sont souvent rectilignes, parfois légèrement galbés. Les bordés (*tablas*), qui ont été mis à tremper dans le canal avant d'être ployés sur les membrures, sont en pin. Le bordé inférieur prolonge légèrement le fond. Les flancs forment un angle constant avec le fond et définissent une tonture régulière.

La présence d'un pontage complet à très fort bouge, entourant à la façon des barques latines une grande écouteille cen-

trale rehaussée d'une hiloire, est une caractéristique étonnante sur une aussi petite embarcation lacustre. Au-dessus du pont, une virure formant fargue court tout le long du bord, de l'étrave à l'étambot; elle est percée d'une ligne de dalots, parfois de deux simples trous ronds. Les jambettes de fargue reçoivent également différentes pièces d'accastillage en bois : toletières, fourche encastrable pour la perche, taquet ou cabillot pour la manœuvre du point d'amure et l'écoute de la voile. Certains bateaux ont aussi un barrot arrondi au-dessus du pont.

Le banc de mât, percé d'un étambrai carré, est placé légèrement en arrière du tiers avant. Son cintrage impressionnant, égal au bouge du pont, permet une meilleure tenue du mât, emplanté sur un sabot massif repris sur deux allonges.

Bien que motorisés pour la plupart, nombre de barquets ont conservé le banc de mât, parfois même le gréement et la voilure, qui ne servent qu'exceptionnellement, pour les fêtes locales. La majorité d'entre eux se déplacent comme depuis toujours à la perche. Livrée avec le bateau, celle-ci est en peuplier et se termine par une fourche en bois d'oranger ou de né-



Un des rares documents montrant un barquet sous voile. La perche est le complément indispensable de la voile latine.

flier. Il est vrai que nous sommes en Méditerranée où abondent orangers, oliviers, chênes verts, des essences de bois dur fort précieuses pour la construction navale.

Le moteur, quant à lui, a trouvé place à l'intérieur, en avant du pontage arrière. Il est dissimulé sous un panneau en appui sur l'hiloire, l'arbre d'hélice passant au travers d'une fausse quille ajoutée sous le fond. Cette modification de structure est réalisée avec une grande économie de moyens.

Il existe plusieurs variantes du barquet. L'une, plus petite que le type commun précédemment décrit, est la *catarrojine*, du port de Catarroja, utilisée pour la chasse ou la promenade. L'autre, plus grande et plus robuste, est le *barquet de càrrec* de 42 palmos (9,20 m); ce bateau de charge fut utilisé à l'époque de l'enterrament (remblaiement) pour transporter sur de courts trajets le long des chenaux, à la perche ou à la bricole, des chargements de 600 à 700 kilos de terre.

Quant au *barquetot*, autre grande embarcation de transport à fond plat, pratiquement disparue de nos jours, il peut mesurer une dizaine de mètres de longueur et pourtant porter plusieurs fois la charge d'un barquet de càrrec – 2 à 3 tonnes – grâce à ses formes plus volumineuses. Il fut surtout utilisé à la fin du siècle dernier et jusqu'aux années trente pour transporter la terre (*fang*) et créer des parcelles cultivables. On y installait une *pastera*, grande caisse en bois évasée dans laquelle la terre glaise était chargée à l'aide d'une pelle à très long manche, l'*aixcada llarga*. Le barquetot pouvait être remorqué par une barca, ou se déhaler par ses propres moyens, à la perche, à la bricole ou à la voile.



La flottille des barquets (à gauche), encore très homogène et active, est parfaitement adaptée aux activités de la lagune. Elle a su résister, mieux que les barquetots (à droite) tombés en désuétude depuis la fin du comblement de la lagune, dans les années trente.



Ce sont les petits ports nichés au fond des canaux de Silla (ci-dessus) et Catarroja qui abritent aujourd'hui la plus importante flottille de barcas aux couleurs vives, encore grées du mât incliné et de la longue antenne. Au Palmar, les barcas, toujours très nombreuses, ont perdu leur mât.

La barca de l'Albufera

Parfois appelée *lancha*, la *barca de l'Albufera* est un bateau en forme construit sur quille, de huit à dix mètres de longueur pour 1,50 mètre à 2 mètres de bau. Il appartient à la famille des *llaüts* catalans (*llaguts*), comme les barques catalanes du Roussillon ou les *barcas de bou* valenciennes, maritimes celles-là. Les formes et la silhouette de la barca de l'Albufera ne semblent d'ailleurs pas, au premier regard, la différencier de ces barques latines. Le faible tirant d'eau de 45 à 60 centimètres, si précieux pour naviguer dans les eaux peu profondes de la lagune, est identique à celui des barques du littoral qui devaient pouvoir être tirées sur les plages. L'origine commune avec les *llaüts* utilisés en mer paraît probable, d'autant que la lagune a longtemps été en communication avec la Méditerranée – ce n'est qu'en 1737 que l'administration sépare les pêcheurs inscrits maritimes de ceux de l'Albufera.

Cependant, la barca de l'Albufera telle qu'on la découvre aujourd'hui, reste cantonnée dans l'espace de son plan d'eau douce, fermé et bien abrité. Dès lors, il est logique que ses lignes générales se soient affinées. L'arrière, particulièrement allongé, ne présente qu'un faible volume. L'avant, également très fin, est élancé. L'ensemble donne une jolie tonture avec un livet de pont très bas, presque au ras de la flottaison : des formes directement liées aux conditions de navigation en eaux protégées.

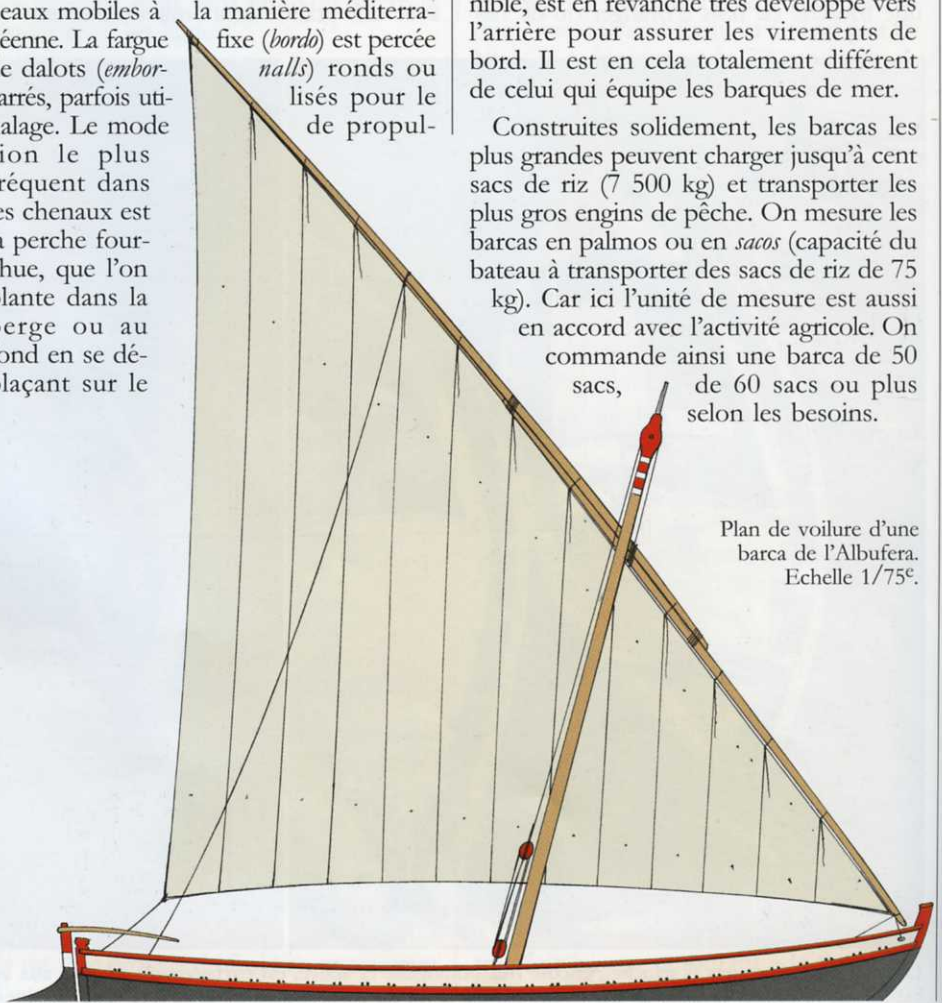
Le pont au bouge très marqué ceinture une large écoutille fermée par des panneaux mobiles à la manière méditerranéenne. La fargue de dalots (*emborcarrés*, parfois utilisés pour le mode de propulsion le plus fréquent dans les chenaux est la perche fourchue, que l'on plante dans la berge ou au fond en se déplaçant sur le

pont cintré, pourvu à cet effet de calepieds (*tafarretas*). Le moteur qui équipe aujourd'hui toutes les barcas de l'Albufera est installé à l'intérieur, derrière le pied de mât. De nombreuses unités de Catarroja et Silla ont toutefois conservé leur gréement d'origine et leur large safran.

Ces bateaux sont grées de la *mestra*, voile latine unique – parfois dotée d'un court guindant. Le mât incliné vers l'avant est emplanté au maître-bau. La drisse d'antenne passe en tête de mât à l'intérieur de la *cajeta*, dont les joues peintes constituent une décoration originale. Elle est raidie en pied de mât par un fort palan à quatre ou cinq brins. Une fois hissée, l'antenne est maintenue contre le mât (*l'arbre*) à l'aide de la *trossa*, un cordage formant une boucle garnie de billes de racage.

Bien qu'il soit abrité, le lac est parfois balayé par des vents violents, du Levant ou du Ponant, qui lèvent du clapot. Pour s'en défendre, la barca, qui est relativement étroite, peut réduire sa voile grâce à deux bandes de ris, l'une en haut, le long de l'antenne, l'autre en bas, parallèle à la bordure. Le gouvernail, peu profond en raison de la faible hauteur d'eau disponible, est en revanche très développé vers l'arrière pour assurer les virements de bord. Il est en cela totalement différent de celui qui équipe les barques de mer.

Construites solidement, les barcas les plus grandes peuvent charger jusqu'à cent sacs de riz (7 500 kg) et transporter les plus gros engins de pêche. On mesure les barcas en palmos ou en *sacos* (capacité du bateau à transporter des sacs de riz de 75 kg). Car ici l'unité de mesure est aussi en accord avec l'activité agricole. On commande ainsi une barca de 50 sacs, de 60 sacs ou plus selon les besoins.

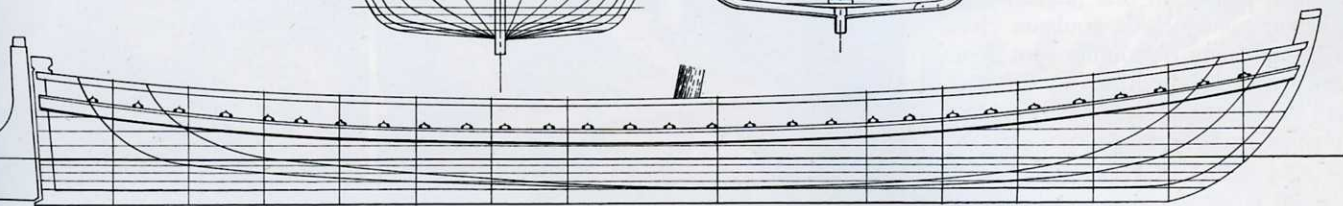


Plan de voilure d'une barca de l'Albufera. Echelle 1/75^e.

Plans relevés et dressés par Jean-François Garry.
 Le barquet de 16 palmos a été dressé d'après
 un relevé de F. Belenguer.
 Tous les plans sont à l'échelle 1/50^e.

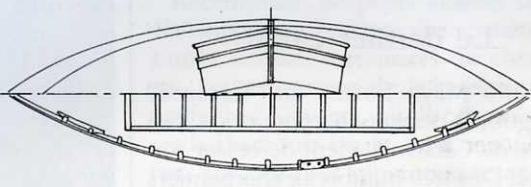
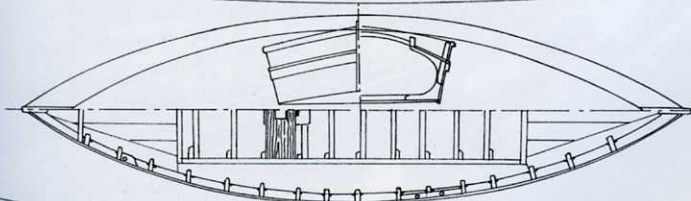
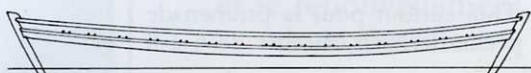
Barca de 25 sacs
 8,50 mètres.

Sur tous les bateaux de l'Albufera, la charpente est
 dépourvue de serre-bauquière, les barrots de pont,
corbatones, sont fixés directement sur les membrures
 et les passavants sont soutenus
 par des courbes, *penets de corredor*.



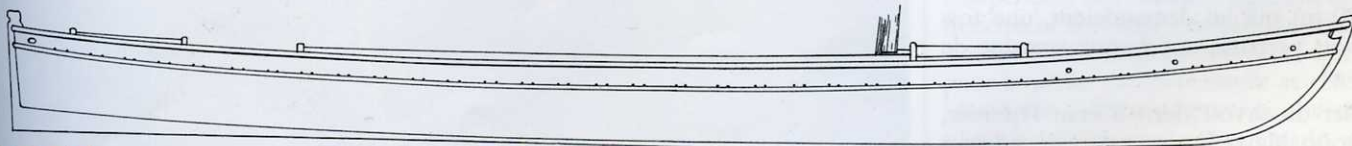
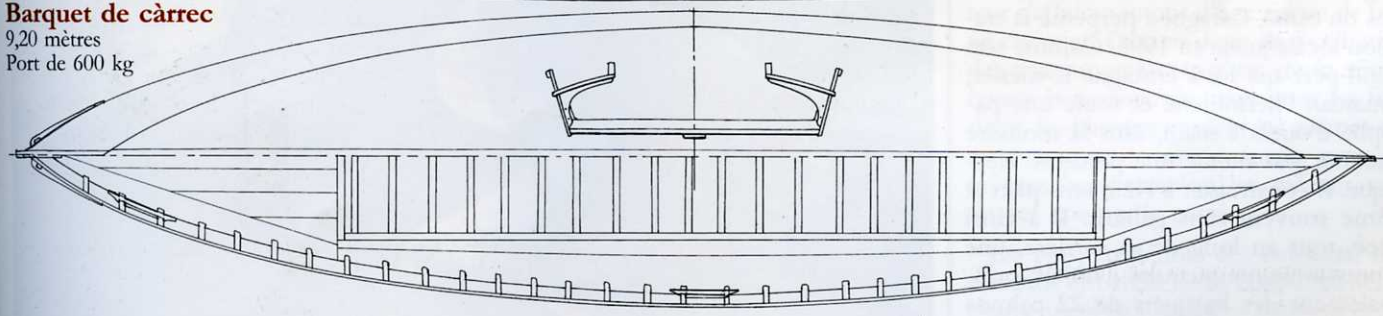
Barquet de 22 palmos

Barquet de 16 palmos



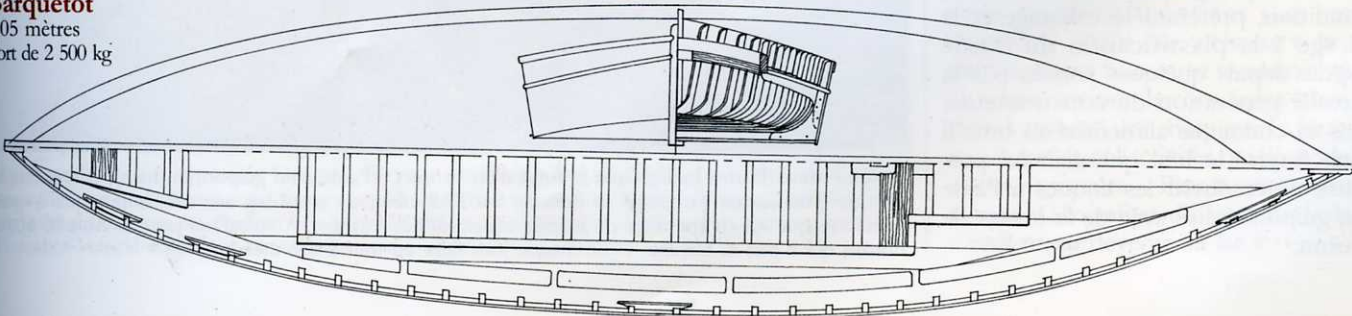
Barquet de càrrec

9,20 mètres
 Port de 600 kg



Barquetot

9,05 mètres
 Port de 2 500 kg



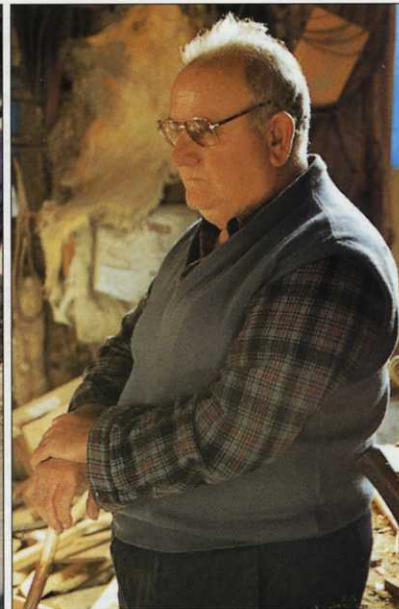
Quille, varangues et membrures – une trentaine – sont réalisées en chêne ou en olivier. Cette charpente est bordée en pin, les coutures étant calfatées et brayées. Au début du siècle, ces bateaux étaient uniformément passés au brai (*alquitran*); ils sont désormais ornés de couleurs vives. Pont et panneaux d'écouille sont généralement peints en bleu ou en vert, fargues et listons en blanc et rouge, blanc et vert, ou jaune et rouge, couleurs reprises sous forme de rayures en tête de mât et sur la poulie, ainsi que sur le safran et sur les joues (*galteras*) du capian, qui ornent la tête d'étrave. Cette flottille colorée est parfaitement entretenue par les pêcheurs actuels, qui y consacrent beaucoup d'efforts.

Il existe également sur le lac une embarcation hybride, familièrement appelée *marimatxo* (mi-femme mi-homme) car elle emprunte au barquet son fond plat et à la barca de l'Albufera les lignes de ses œuvres mortes. Cet androgyne, construit aujourd'hui surtout pour la promenade ou la pêche de loisir, mesure de 6 à 8 mètres.

Le dernier calfat

Antoño Mayo Fortea dit "Caragol" (escargot), le dernier charpentier (*calafat*) en titre de Catarroja, vient de cesser son activité. Des très nombreux charpentiers qui travaillaient dans les petits chantiers – plus d'une trentaine –, ceux qui survivront à la crise se comptent sur les doigts de la main. Dans son atelier, tout près du canal, Caragol a perpétué la tradition locale jusqu'en 1995. Comme son grand-père qui lui a enseigné le métier, il maniait l'herminette et toute une panoplie d'outils à main, sans la moindre machine, pas même une perceuse électrique. Il construisait à l'œil, sans plan et même souvent sans gabarit. Il a ainsi lancé, tout au long de sa carrière, une impressionnante quantité d'unités, principalement des barquets de 22 palmos (4,80 m) qui lui demandaient, une fois le bois préparé, une bonne semaine de travail.

Fier du savoir dont il était l'héritier, Antoño Mayo Fortea est resté fidèle à la tradition, préférant le calfatage et le brayage à la plastification du bordé adoptée depuis quelques années par la nouvelle génération de constructeurs. Dans sa cheminée alimentée au bois il faisait fondre le brai qui allait lui permettre de recouvrir les coques à l'aide d'un guipon réalisé avec de la toison de mouton.



Antoño Mayo Fortea badigeonne le fond d'un barquet à l'aide d'un guipon (en haut), et recalfate la couture d'un ancien barquetot (ci-dessus). Sur l'Albufera, on accordait une telle importance à cette opération que les charpentiers de marine étaient appelés *calafats*. Aujourd'hui encore, Antoño Mayo Fortea, qui a pris sa retraite, vient chaque jour faire un tour à son atelier.



Automne 1996 : sur le port de Catarroja, Vicente (en haut) a mis en chantier une barca de 8 mètres construite sur quille, tandis que Roiget (en bas) s'affaire sur un marimatxo, dont le fond plat, comme celui du barquet, lui confère une grande stabilité, et dont les œuvres mortes, l'étrave courbe et l'étambot vertical rappellent ceux d'une barca.

L'entretien et le renouvellement de la flottille

Récemment, de petits ateliers se sont développés en bordure des chenaux. De jeunes artisans menuisiers ou ébénistes, pas vraiment issus de la tradition mais natifs de l'Albufera, où ils ont pu observer la charpente locale, reprennent le métier. Un centre d'apprentissage a même été créé à Catarroja, qui offre aux chômeurs la possibilité d'apprendre l'art de construire les bateaux. Depuis, il n'est pas rare de voir sur la rive un constructeur s'affairer autour d'une coque de bois en chantier. Car, en dépit de l'utilisation des machines électriques, de la résine époxy et du tissu de verre pour les finitions, les bateaux gardent les mêmes caractéristiques, sont construits avec les mêmes bois et selon les mêmes méthodes que par le passé.

De plus, en dehors des barquets, marimatxos et barcas qu'ils construisent, les charpentiers de l'Albufera réparent et entretiennent la flottille des bateaux anciens. Toutes unités confondues, celles armées pour la pêche professionnelle et celles – identiques – utilisées pour la chasse, la pêche de loisir ou la promenade, plusieurs centaines de bateaux sont encore en activité. Voilà une richesse culturelle rare conciliant histoire et modernité. Mais les acteurs en ont-ils conscience ? Les pêcheurs d'abord, les charpentiers bien sûr, et surtout les collectivités qui dans les instances régionales – Parc naturel, Ayuntamiento, Généralitat du pays de Valence – veillent au devenir du lac ?



Les redolins sont généralement disposés en forme de T lorsque la base part du bord d'une mate ou du lac, ou en épis, comme ici, à l'entrée d'un goulet. A chaque courbe de filet sont associés des verveux (les *mornells*) qui sont vidés chaque matin. Le fond du mornell est fermé par un cordage que l'on dénoue pour extraire le poisson capturé, après avoir hissé l'engin à bord et préalablement saisi le roseau qui le maintenait planté au fond.

La vie quotidienne

Deux pêches traditionnelles caractérisent l'activité des hommes de l'Albufera : la pêche aux *redolins* et la pêche *involant*. La pêche aux *redolins*, pratiquée en hiver, d'octobre à mars, est vouée à la capture des espèces qui, telle l'anguille, migrent vers la mer. Grandes installations fixes, comme celles utilisées en France sur les étangs languedociens, les *redolins* sont des assemblages de filets formant barrage et de verveux (*mornells*), nasses en filet dans lesquelles les poissons sont capturés après y avoir été conduits. Les combinaisons de formes de ces pièges diffèrent selon leur localisation sur le lac.

Contrairement à la pêche aux *redolins*, réservée, nous l'avons dit, aux pêcheurs d'El Palmar, la pêche *involant*, itinérante celle-là, est pratiquée par les trois communautés, sur toute la lagune et les chenaux. Elle nécessite différentes sortes de

filets, des palangres et des verveux de toutes dimensions – sur nos côtes méditerranéennes on dirait *trabaques* –, des pièges en filet, montés sur arceaux, et constitués d'une poche de capture.

Les espèces les plus recherchées impliquent souvent un travail collectif, et quand l'été s'achève sur l'Albufera, il est temps de penser sérieusement aux préparatifs. L'anguille, la loubine (*bar*), le muge (*mulet*) entrent et sortent de la lagune dès octobre et jusqu'au mois de mars. Cette migration a lieu la nuit, et principalement lorsque celle-ci est froide, sans lune et venteuse. Le pêcheur aime les tempêtes du Levant et celles du Ponant, car c'est alors que les anguilles retournent à la mer. On se souvient de pêches miraculeuses, après une nuit de tempête, quand l'Albufera se ride au point de laisser apparaître son fond dans le creux de la vague. Avec le vent du Sud-Est, c'est autre chose : "ni chasse, ni pêche", selon le dicton.

Les techniques de pêche

Les pêcheurs de l'Albufera utilisent, collectivement ou individuellement, différentes techniques pour traquer les anguilles, muges et autres loubines qui fréquentent le lac chaque hiver.

La pêche aux *redolins*

Le *redoli* doit être réinstallé chaque année. Les filets droits de barrage sont calés en poste au débouché des chenaux et des goulets, ou en bordure des mates et du lac. Des pieux plantés au fond maintiennent verticalement le filet (*paradera*, pantenne) au bout duquel s'ouvrent des filets plus petits formant des bras arrondis, les ailes (*alares*). A la base du filet droit de forme rectangulaire, qui peut atteindre un kilomètre de longueur, on dispose des nasses sans appât, les *mornells*. Les *mornells* sont de simples verveux de forme conique, de 1,50 mètre de longueur et 80 centimètres de diamètre dans le premier cercle. Ils sont maintenus immergés et parallèles au fond, l'ouverture tournée vers l'intérieur, au moyen de roseaux fichés dans le fond, assujettis d'une part à la queue de la nasse et d'autre part au cerceau d'entrée.

C'est dans les canaux et goulets que se trouvent les installations les plus importantes. Elles ferment complètement le passage, affectant tantôt la forme d'une diagonale entre les deux bords d'un canal, tantôt celle de dents de scie en bordure des mates ou du lac. De cette manière, l'anguille court du grand filet au filet plus petit, avant d'aboutir dans la nasse. Les poissons capturés dans les *mornells* pendant la nuit seront extraits le matin suivant, déjà purgés après un jeûne de quelques heures. Il ne restera plus au pêcheur qu'à déposer sa pêche à la coopérative.

Au Palmar, on appelle *calaes* ces assemblages de plusieurs filets fixes, calés à poste, auxquels sont associées des nasses, et qui peuvent comporter un ou plusieurs *redolins*. Ces importantes installations exigent un gros travail préparatoire, un entretien et une surveillance continus. La chance compte beaucoup dans le succès de cette pêche. Et elle commence le jour du tirage au sort, car certains postes ont un meilleur rendement.

Sur les plus grandes installations – celles du Perellonet, du Perelló et de la Sequiôta sont actuellement les plus importantes –, on désigne plus de pêcheurs que nécessaire pour le travail. Ainsi, le groupe est-il réparti en équipes qui se partagent les jours de la semaine. Chacun pouvant pratiquer une autre pêche, individuelle, les jours où il n'est pas de service. Les plus petites installations ne nécessitent qu'une ou deux personnes, et elles sont les plus nombreuses depuis la crise. Car, si auparavant les anguilles pêchées chaque année dans l'Albufera pouvaient atteindre les 90 000 kilos, aujourd'hui on ne dépasse guère les 7 000 à 8 000 kilos.

La pêche involant

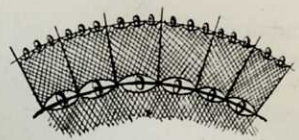
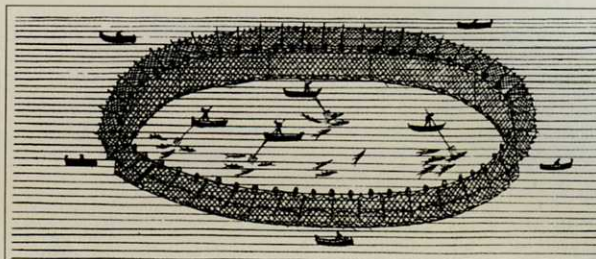
Pratiquée par les trois communautés sur toute la lagune et les canaux, la pêche *involant* nécessite de se déplacer à la recherche du poisson. Cette activité itinérante fait appel à des palangres et des verveux de différentes tailles pour capturer l'anguille *pasturena* (immature), ou des filets droits maillants (*tir plan*), notamment pour la loubine et le muge. Souvent seul à bord de son barquet, le pêcheur embarque au lever du jour pour caler son engin perpendiculairement au courant. Le filet d'une trentaine de mètres est maintenu à ses extrémités par de simples roseaux plantés au fond de la lagune. Ces engins seront relevés le lendemain matin.

Pour l'anguille, on utilisait aussi d'autres verveux comme le *monot*, le *petardo*, ou la *mona*, qui sont de simples nasses coniques en filet. Le *monot* est constitué d'une poche en filet et de trois cercles en bois mince. L'engin, de 70 centimètres de long pour 30 centimètres de diamètre au niveau du premier cercle, est maintenu ouvert en position horizontale grâce à trois roseaux plantés dans le fond : deux à l'ouverture, un à la queue. Le *monot* est également utilisé pour pêcher le muge.

Plus petite, la *mona* (ou *monet*) comprend trois cercles en bois très mince, de 12 centimètres de diamètre pour le plus grand, supportant une enveloppe en filet à très petites mailles. Elle est appâtée et se cale, suspendue par son extrémité, à un roseau planté au fond. On la laisse ainsi tourner dans le courant.

Lorsqu'il est utilisé isolément, en dehors du redolí, le *mornell* est plus petit (50 centimètres de longueur et 35 centimètres de diamètre dans le premier cercle). Il se cale à l'aide de roseaux et en enfonçant le plus grand cercle au fond, jusqu'à la moitié.

Mais aujourd'hui, toutes ces nasses sont peu à peu délaissées au profit des palangres. Celles-ci se composent d'une ligne principale de cent

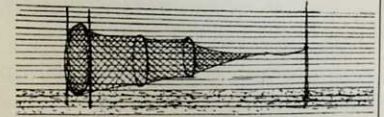


Saltaes - détail

◀ Pêche en compagnie, le vol



Pêche involant



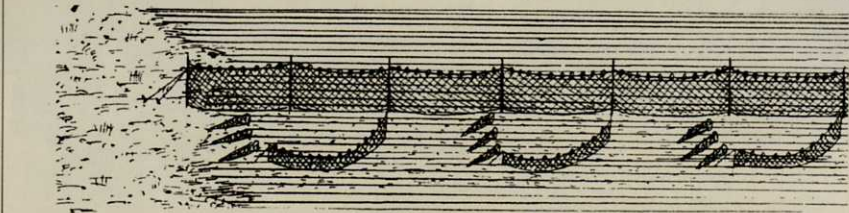
Monot



Mornell



Mona



Pêche aux Redolins

Dictionnaire des engins de pêche, Benigno Rodriguez Santamaría, 1923.

mètres sur laquelle sont fixés environ quatre-vingts avançons de moindre section, munis chacun d'un hameçon appâté. Ces palangres ne comportent ni flotteurs, ni lest; elles reposent sur le fond et sont maintenues, à chaque extrémité, par des roseaux plantés dans le sable.

Quant aux *canyetes* également utilisées – exceptionnellement aujourd'hui – pour pêcher l'anguille, ce sont de petites cannes en roseau de deux mètres de long, maintenues immergées à l'aide d'un caillou, sur lesquelles est

fixée une ligne portant un hameçon appâté. On en cale jusqu'à trois cents en filière, avec un intervalle de quatre mètres.

Pour la crevette, désormais disparue, les pêcheurs utilisaient le *gamber*, constitué d'un cercle de bois et d'une poche en filet.

La pêche en "compagnie"

Bien qu'elle soit tombée en désuétude depuis une quarantaine d'années, la pêche aux muges en *companyia* (compagnie) est une tradition locale très ancienne.

Un chef de pêche reconnu pour son savoir dirige les opérations. Apercevant les muges – seuls poissons "sauteurs" du lac –, il ordonne aux embarcations de former un cercle. Tandis que l'un manœuvre la perche, l'autre, à l'avant, laisse filer ses filets (*tirs*) qui, réunis, se referment autour du banc de poissons. Cette opération s'appelle le *vol*. Il faut ensuite disposer à l'extérieur du cercle les *saltaes* (*cannasses* ou *sautades*), qui sont des filets de surface tendus sur des claies de roseaux. Affolés, les muges tentent de s'enfuir mais, butant sur l'obstacle vertical immergé, ils sautent hors de l'eau, pour venir se prendre sur les filets flottants tendus à plat à la surface de l'eau.

Parfois, cette pêche réunissait jusqu'à dix patrons avec autant de filets de 16 à 20 mètres de longueur. Les meilleures pêches se faisaient en hiver, car les muges engourdis par le froid se laissaient encercler plus facilement. Le produit de cette pêche collective était réparti équitablement entre tous les patrons.



Le nombre de redolins répartis sur tout le lac n'a jamais été inférieur au nombre de pêcheurs de la communauté, et ils furent nombreux jusque dans les années soixante, avant la crise. La diminution de la qualité des eaux a provoqué une réduction importante de la diversité des espèces les plus appréciées, comme l'anguille.

L'anguille, le poisson roi

Traditionnellement, différentes espèces de poissons sont pêchées sur le lac : le muge ou mulet, *Mugil cephalus* (*llisa* en valencien); la loubine ou loup, ou bar, *Dicentrarchus labrax* (*llobarro*); la carpe, *Cyprinus carpio* (*tenca*); le barbeau, *Barbus barbus* (*barb*); et bien sûr l'anguille, l'*anguila*, immature et très vorace (*pasturenca*), et l'*anguila*, mature et peu vorace, mais migratrice (*maresà*).

Aujourd'hui, la capture de la loubine est devenue insignifiante. Celle de la crevette que l'on appelait jadis "le pain du pêcheur" tant elle était abondante, a disparu depuis les années soixante. Enfin, contrairement aux muges dont les apports ont triplé ces quarante dernières années, la pêche des anguilles a diminué de plus de quatre-vingts pour cent, surtout depuis les années soixante-dix. Ce déclin n'empêche pourtant pas l'anguille de rester dans les esprits le poisson roi de l'Albufera.

Un souverain si vénéré que les pêcheurs lui érigent des palais... "Lorsque les pluies d'hiver font grossir les eaux de la lagune et que les champs sont inondés, les barracas, isolées sur la terre ferme, apparaissent comme des objets flottants." Maisons du pêcheur, ces barracas évoquées par Vicente Blasco Ibañez sont aussi celles de l'anguille. Ce poisson, qui doit être conservé vivant, est en effet "logé" dans des viviers qui étaient autrefois installés dans de petites cabanes couvertes de chaume. Ces barracas édifiées au niveau de l'eau étaient dotées d'une grande porte en bois permettant aux barquets d'y pénétrer. Ainsi les anguilles vivaient-elles à l'abri de la lumière et dans l'eau où elles avaient grandi.

L'étonnant est que ces viviers, aujourd'hui disparus, étaient directement inspirés de la barraca du pêcheur et du paysan, une demeure traditionnelle aux murs de paille mêlée de terre glaise et blanchis à la chaux, couverte d'un toit pointu à deux pentes en chaume de riz ou de jonc. Les anciens racontent que les premières barracas ont été construites sur l'île déserte d'El Palmar pour abriter ceux qui venaient y faire sécher leurs branches de palmier. Peu à peu, ces paysans auraient abandonné cette activité au profit de la pêche. Vivant désormais sur l'île, ils ne revenaient à la côte qu'une fois la semaine, pour vendre leur pêche.

La barraca du Palmar, dite de *culata*, se caractérisait par une partie postérieure arrondie obéissant aux nécessités d'un climat soumis aux vents. C'était l'habitat tra-



Sur le chenal bordé de viviers, les femmes prennent une part active à cette vie aquatique et utilisent le barquet dans leur travail quotidien. Nettoyer et entretenir les filets, vendre la pêche, c'était leur travail.

ditionnel de l'île jusqu'en 1885, date à laquelle un immense incendie a détruit la plupart de ces chaumières.

La femme dans la communauté

Sur l'Albufera, comme dans bien des communautés de pêcheurs, la femme occupe une place prépondérante. Elle est

chargée de fabriquer et ramender les filets, de prolonger leur durée de vie en les tannant et en les faisant sécher au retour de la pêche, surtout avant l'apparition des fibres synthétiques. Les mornells, en fil de chanvre jusque dans les années soixante, devaient ainsi être étendus chaque jour, car le pêcheur les relevait chaque matin pour en caler d'autres le soir sur son redolí. A présent, la rotation hebdomadaire suffit, le nylon ne pourrit pas et sèche vite. Les filets avaient tant d'importance au Palmar qu'autrefois, lorsqu'il se mariait, le fils les recevait en dot. La veille du mariage, après les avoir tannés, la mère les installait à la porte de la barraca pour les présenter au voisinage.

Il appartenait également aux femmes de vendre le poisson. Ce qui supposait, au début du siècle, de traverser le lac avec le "courrier" et d'aller jusqu'à Valence, les paniers pleins d'anguilles. La marchande d'anguilles est restée dans les mémoires et l'imagerie populaire.

C'est aussi à la femme de préparer l'*all i pebre* (ail et piment), le mets par excellence des pêcheurs du lac. Plus qu'un plat, c'est un art culinaire dont les femmes de l'Albufera ont le secret. Chacune a sa recette personnelle qui donne à cette



Marques de pêcheurs relevées par Ricardo Sanmartín Arce lors de l'enquête qu'il a réalisée au Palmar de 1974 à 1978. Les filets, les barques, les pieux, les engins de pêche sont propriété individuelle, marqués d'un signe héréditaire ou d'un numéro qui les identifie.

préparation à base d'anguilles frites, autrefois cuites sur un feu de paille de riz, sa saveur incomparable. Il en est de même pour la paëlla, celle de Valence, la véritable, qui se prépare avec le riz de l'Albufera, le meilleur ! Ajoutez à tout cela un ciel lumineux, un peu de vent, une cruche de sangria dans laquelle macèrent citrons et oranges de la huerta (plaine irriguée), un peu de cannelle, et la vie prendra soudainement les couleurs chaudes des reflets du lac. Un plaisir que nombre de Valenciens viennent, chaque dimanche, partager au bord d'un canal du Palmar.

Recette de l'all i pebre

Ingrédients :

1 kg d'anguilles. 1,5 dl d'huile d'olive. 50 g d'oignon. 2 c de farine. 1 piment rouge. 3 ou 4 gousses d'ail. 1 petite tranche de pain grillé. Persil. Piment doux en poudre.

Faire chauffer l'huile dans la poêle, y faire frire l'oignon, la farine, le piment doux, sans laisser brûler. Réduire l'oignon en purée, en ajoutant un verre d'eau, puis les anguilles nettoyées et coupées en morceaux. Lorsqu'elles sont cuites, ajouter le piment rouge et assaisonner. Enfin, ajouter à la préparation le mélange pain, ail et persil préalablement pilé.

La culture du riz

Les hommes de la lagune sont désormais à moitié pêcheurs et à moitié cultivateurs. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. L'opposition entre les deux métiers a même été source de bien des drames au début du siècle, à l'époque du remblaiement de la lagune. L'espace volé à la pêche par la riziculture a causé bien des tensions au sein même des familles. Un rude conflit social qui opposait les partisans de la tradition aux adeptes du changement, les premiers défendant le domaine collectif de l'eau, les seconds la propriété privée de la terre. Aujourd'hui, les hommes de l'Albufera ont triomphé de ces difficultés. Sans cesser d'être pêcheurs, ils sont devenus agriculteurs et ont appris à organiser leur vie autour de ces deux activités parfaitement complémentaires.

Les roselières ont cédé la place aux champs de riz. Selon l'esprit communautaire traditionnel, les parcelles ont été tirées au sort et réparties entre tous. Au Palmar, un acte de 1902 précise que les cent cinquante-quatre patrons pêcheurs formant alors la communauté de l'île, auraient droit à la terre. Comme pour la



La barraca au toit de chaume de jonc est l'habitat traditionnel de la huerta de Valence. Celle-ci, à l'entrée du Palmar, était au début du siècle l'école primaire des enfants de la communauté.

pêche, la culture du riz a ses règles. C'est la junta qui décide des dates d'irrigation, car les rizières sont regroupées en *tancats*, ensembles de parcelles disposant d'un même système d'irrigation. Un réseau très complexe de rigoles, au tracé irrégulier, et qui se croisent en de nombreux endroits, permet la distribution de l'eau dans les champs répartis sur plusieurs niveaux, selon une technique que l'on maî-



Quand la pêche s'achève, à la mi-mars, on commence à semer le riz, qui sera replanté en mai.

trise parfaitement dans la huerta de Valence depuis l'époque romaine.

La nature fait bien les choses : quand l'agriculture est à son maximum, la pêche est à son minimum; et quand cette dernière se termine, à la mi-mars, il est temps de semer le riz. En avril, on abandonne les champs pour les inonder. En dehors des périodes de crues d'hiver, le niveau de l'eau du lac est relevé grâce à un système de pompes – elles sont aujourd'hui électriques, mais fonctionnaient autrefois à la vapeur. En mai débute la plantation par repiquage, puis les champs sont asséchés. Ils seront à nouveau inondés en juillet pour le sarclage. Et en septembre la récolte commence. Le grain est trié puis répandu sur des aires de ciment où il perd son excès d'humidité. Début octobre, on met "le feu au lac" ! Et tandis que la paille de riz brûle dans les champs incendiés, les pêcheurs commencent déjà à préparer les *redolins* pour une nouvelle saison.

Planté en juin et récolté en septembre, le riz n'occupe que trois mois de l'année. "Peu de travail et grand profit", selon le dicton local. La récolte vendue, les pluies de l'hiver font à nouveau gonfler les eaux du lac, qui viennent recouvrir les champs jusqu'à l'année suivante... La boucle est bouclée.



L'Albufera, calme et splendide, joue un rôle fondamental de refuge pour les oiseaux à la recherche d'aliments. Les résurgences internes d'eau douce y permettent le développement d'herbiers et d'algues propices à retenir la faune. Par décret du 8 juillet 1986, le lac est devenu un Parc naturel, une manière de le protéger contre les dangers de pollution et d'urbanisation galopante dont on sent la présence par-delà les roseaux.

Un patrimoine porteur d'avenir

L'Albufera, cette vaste étendue d'eau presque invisible et difficilement accessible, loin derrière son réseau de chenaux, cachée par des talus, bordée de roselières sur ses berges marécageuses, est un espace naturel d'une exceptionnelle importance écologique. Zone humide parmi les plus intéressantes d'Europe, l'Albufera constitue une étape appréciée pour les oiseaux migrateurs, qui y trouvent nourriture, abri et tranquillité. Nombre d'espèces comme le busard des roseaux ou

le grand cormoran hivernent en ce lieu, qui est aussi une aire de nidification pour les aigrettes ou les hérons, et un lieu de reproduction pour les échasses blanches ou les gravelots à collier interrompu. Et pourtant, l'Albufera est aujourd'hui menacée. Le remblaiement progressif, la pollution des eaux, le développement de lotissements touristiques sur la barre sableuse du littoral, l'ont mise en péril.

Après des années de laisser-aller, il fallait réagir. C'est ainsi que le site, désormais classé, bénéficie d'un plan directeur d'assainissement et de régénération. Les responsables du Parc naturel s'efforcent

de préserver l'écosystème, de maintenir la qualité des paysages et de promouvoir l'information concernant les problèmes d'environnement. En raison de leur intérêt pédagogique, scientifique et culturel, le Parc s'attache aussi à protéger les activités traditionnelles, tout en les maintenant dans des limites compatibles avec la protection du milieu naturel. La tâche est immense mais commence à porter ses fruits. Le Parc veille pour que ce fragile équilibre ne soit pas perturbé. Il a ainsi créé des sentiers de promenade jalonnés d'observatoires permettant de regarder la faune sans la déranger.

Afin de faire découvrir aux visiteurs les richesses de l'Albufera, une toute jeune association, *El Ravajol*, du nom du bateau-courrier, a monté une exposition sur le site et organise des promenades en barques traditionnelles, ce qui représente une activité complémentaire pour de nombreux pêcheurs. Ces navigations restent toutefois très modestes, et jamais le touriste ne pourra, à l'égal du pêcheur, naviguer en toute liberté sur le lac. Ce monde très peu accessible n'est pas le sien et ses habitants veillent autant sur lui que sur leurs installations de pêche – seul son titulaire peut réellement approcher l'espace investi par un redolí.

Le lac en fête

Ce monde aquatique ne livre pas facilement ses secrets. Il faut être de la confrérie, ou un riverain, pour pouvoir, le dimanche, embarquer librement en famille et passer la journée sur l'eau. Le lac est l'affaire des autochtones, leur territoire. Ils le montrent tous les jours en allant travailler sur les pêcheries, ou en courant *involtant* après le poisson devenu trop rare. Ils l'affirment encore, d'une autre façon, les jours de fêtes.

Au Palmar, les réjouissances ont lieu au début du mois d'août. Les barques décorées, avec à leur bord des groupes de musiciens, défilent en procession par les chenaux et sortent jusqu'au "lac libre". Debout dans les embarcations, les pêcheurs entonnent des cantiques et traversent le lac avec la statue du Christ de *la Salud*. D'année en année, cette *romeria* prend de l'importance, et la recherche du secours divin est l'occasion d'une fête populaire et joyeuse.

Nombreux sont ceux qui attendent aussi le rassemblement des barques à voile, qui a lieu à la mi-septembre. Cet événement, organisé par l'association *Vela llatina* (voile latine) de Catarroja, réunit tous les ports de la lagune. C'est le mo-



L'association Voile latine de Catarroja réunit chaque année un grand nombre de barques et barquets à l'occasion d'une régates disputée par tous les ports de la lagune. Au-delà du plaisir de la fête, ces voiles grées sur de purs bateaux traditionnels donnent conscience de la chance extraordinaire qu'a eue ce patrimoine d'être ici préservé. Au même titre que la faune, la flore ou le paysage, il participe à la richesse d'un ensemble dont l'équilibre fragile se doit d'être protégé.

ment de hisser les voiles. Les bateaux pa-voisés se glissent hors des chenaux et naviguent en eau libre jusqu'à la Mateta de Baix. Pour les anciens, la nostalgie est dans les cœurs. Miquel Martí, digne héritier des *barqueros* qui, comme son père, transportaient à la voile la terre de remblai, et actuel président de l'association, compte bien développer cette activité qui a réuni une trentaine d'embarcations à voile latine au cours de la dernière régates. A bord de leurs barques repeintes de neuf pour l'occasion, ces équipages prennent soudain mieux conscience de l'importance de leur flottille. Telle barca a fait le déplacement depuis l'autre extrémité du lac; telle autre, tout juste construite par les élèves de l'école de charpente, tire ses premiers bords aux côtés d'une magnifique construction amateur, réalisée par un père et son fils. Il n'est pas jusqu'aux barquets qui ne hissent leur voile ! La tradition reste bien vivante et les anciens battront une fois encore les jeunes au concours de manœuvre à la perche.

A l'évidence, ces fêtes nautiques populaires sont le signe d'un renouveau. Les

traditions et les savoirs des hommes de l'Albufera ne doivent pas être oubliés dans le nouvel équilibre que l'on promet au lac. Espérons que longtemps encore résonnera l'écho des marteaux des charpentiers. Ainsi les barques et barquets continueront-ils de sillonner la lagune, et



Lorsque le poisson disparaît, le pêcheur perd sa raison d'être. C'est pour le faire revenir qu'il sort sur la lagune avec la statue du Christ de la Salud à l'occasion d'une fête annuelle organisée au début du mois d'août.

les redolins d'être tirés au sort chaque année. Puisse aussi les eaux contaminées retrouver leur limpidité pour que les anguilles, à nouveau, reprennent le chemin de l'Albufera !

Dans le même temps, par-delà le long cordon dunaire qui sépare la lagune de la Méditerranée, les estivants venus de toute l'Europe continueront sans doute de profiter des plaisirs balnéaires, sans même imaginer qu'à quelques centaines de mètres de là, vit sur les bords du grand lac, une communauté d'une grande originalité.

Bibliographie : Jordi Leonart, *La pesqueria de Catalunya y Valencia*, Institut de Ciències del mar, 1990. Maria Angeles Arazo y Francisc Jarque, *Albufera*, Ajuntament de Valencia, 1987. Ricardo Sanmartin Arce, *La Albufera y sus bombres*, Akal, 1982. Vicenç M. Rosselló i Verger, *L'Albufera de Valencia*, 1995. Vicente Blasco Ibañez, *Cañas y barro*, 1902. Benigno Rodriguez Santamaria, *Diccionario de artes de pesca de España y sus posesiones*, Madrid, 1923. *Diccionario histórico de los artes de la pesca nacional*, Sañez Reguart, 1771-1775. Joan Salvador i Riera, *La pesca a Catalunya el 1722*, Museu marítim de Barcelona. *Plan especial de proteccion del parque natural de la Albufera*, 1991.

Remerciements : Ayuntamiento, Valencia. L. M. Campos, Valencia. Jose Vicente Carrion, Valencia. Conselleria de cultura, Valencia. P.-Y. Drèmière, Ifremer, Sète. Institut de Ciències del mar, Jordi Leonart, Barcelona. Miquel Martí, Miquel Ramon, Joan Ramon Estevan, Associació Vela llatina, Catarroja. Roiget. A. Mayo Fortea, Catarroja. Museu marítim, Barcelona. Rosario Obarri, Valencia. Vicente Pascual, Catarroja.